

Les arts visuels au Canada

Crise d'identité

En novembre dernier, 16 femmes et 19 hommes se rencontraient à Montréal pour discuter de la situation des arts visuels au Québec et au Canada, à l'invitation de la revue Parachute¹.

Peu de différences entre les propos des unes et des autres, finalement, nous raconte Monique Langlois, qui a écouté ces muséologues, directrices-teurs de galeries et de revues, historien-ne-s et critiques d'art, artistes.

par Monique Langlois

Je m'attendais à un débat sur l'art canadien: faut-il parler d'un art national ou régional? y a-t-il des différences entre les deux? etc. Je l'espérais d'autant plus que les participant-e-s venaient de Montréal, d'Ottawa, de Toronto et de Vancouver. Or, le Canada a été défini au départ comme un pays sans identité nationale. Étant donné le peu de confiance que les Canadien-ne-s ont en eux-mêmes, il serait parfois plus difficile pour un-e artiste de Montréal d'exposer à Toronto qu'à New York!

Le Canada est un pays jeune, au passé récent, donc sans mémoire collective. Cette faculté créant l'identité, le manque de mémoire serait donc à l'origine de l'inconscience nationale. Des femmes, ces oubliées de l'histoire, l'ont mis en évidence. Rose-Marie Arbour présentait délibérément les oeuvres de quatre femmes artistes qui cherchent à s'identifier en tant que sujet universel, en continuité avec celles qui les ont précédées. Pourtant, leurs modèles artistiques sont historiques et internationaux, sans distinction de sexe: il leur était difficile d'agir autrement en raison du peu de modèles féminins offerts par la culture québécoise ou canadienne.

Bien que plus nombreux, les modèles masculins ne font pas le poids, d'après le sculpteur Roland Poulin; celui-ci déplorait l'influence néfaste des revues qui proposent un art international et obligent indirectement les jeunes artistes à s'identifier à des modèles étrangers. C'est une des raisons pour lesquelles, disait-il, ces jeunes n'hésitent pas à faire des clins d'oeil à l'histoire de l'art par l'emprunt de motifs, par des allusions à des faits précis du passé, tel l'avènement de la perspective, quand ce n'est par des oeuvres entières faites «à la manière de» leurs prédécesseur-e-s. Par ces productions destinées à rendre hommage ou à critiquer, les artistes continuent de s'inscrire dans l'histoire.

Refaire l'histoire

L'artiste Marcel Saint-Pierre, lui, s'est dirchoqué par ces approches perpétuant une culture pour élite. Il préfère les artistes qui travaillent sur le matériau; la couleur pour le peintre, par exemple. Cependant, quelle que soit l'option choisie, les artistes contemporain-ne-s ne cherchent pas à créer un art régional ou national. Cette situation, loin d'être unique au monde, est accentuée par l'existence d'une histoire de l'art canadien à peine sortie du néant et déjà contestée.

En effet, Carole Doyon remettait en question l'histoire traditionnelle énumérative, qui donne une image artificielle et élitiste de l'art. Cette constatation, partagée par plusieurs autres historiens d'art, oblige à une redéfinition de l'histoire et de son écriture. Serge Guilbaut optait alors pour une histoire sociale de l'art, une histoire comparée et critique, alors que René Payant se déclarait pour une histoire formaliste renouvelée. Mais toujours formaliste, parce que c'est par la forme que l'oeuvre d'art peut être autonome et critique, indépendamment de son contexte historique.

Dans l'immédiat, la meilleure façon

d'écrire l'histoire serait de faire de la critique d'art dans les revues artistiques et dans les journaux. D'où l'expression «histoire instantanée», utilisée par les participant-e-s: écrire sur l'actualité, c'est écrire l'histoire. Il est vrai que depuis dix ans les revues n'ont pas fait qu'informer le public. Laisant souvent la parole aux artistes, elles se sont révélées des lieux d'expression des préférences et aussi, comme *Parachute*, d'élaboration d'un langage critique, par le biais de la sociologie, de la psychanalyse, de la sémiotique ou de la linguistique. Grâce à elles, entre autres, l'art contemporain canadien est de plus en plus connu et apprécié au pays qu'à l'étranger.

Contradictions et questions

La situation des artistes est paradoxale. Ils et elles doivent vivre d'un art «savant» mais accessible à tou-te-s. Le problème est insoluble à court terme et les subventions gouvernementales servent souvent de béquilles aux artistes et aux gens vivant du marché de l'art, qui font face constamment à des soucis financiers.

La question de l'identité nationale s'est, pour ainsi dire, évaporée au cours des discussions pour faire place à l'urgence d'écrire l'histoire. Les partisan-e-s d'une histoire sociale de formaliste de l'art souhaitent-ils la disparition de l'histoire de l'art traditionnelle? Cela n'était pas clair. Autre question: une reconnaissance internationale des artistes québécois-e-s et canadien-ne-s incitera-t-elle les générations futures à les prendre pour modèles? Si oui, cela favorisera-t-il l'émergence d'une culture ou d'une identité nationale? Histoire à suivre.

Monique Langlois est historienne d'art, elle termine un doctorat en esthétique à l'Université de Paris-10, Nanterre.

^{1/} *Parachute*, revue d'art contemporain - 4060 boul. Saint-Laurent, bureau 501, Montréal, Québec H2W 1Y9.

